

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 28

Artikel: Lausanne : études inédites
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178875>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT (*franc de port*):

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces: 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Les préoccupations du moment.

La guerre qui menace une partie de l'Europe et les immenses préparatifs que l'on fait pour détruire tant d'innocents qui n'en peuvent mais, sont de graves sujets d'intérêt mêlés de terreur pour la plupart des individus. On lit les journaux avec avidité; on cherche à deviner ce qui adviendra de tant de conflits, et chacun se forme une opinion particulière, prenant fait et cause pour ceux-ci ou ceux-là, prévoyant jusqu'au rôle que l'empereur des Français jouera dans le drame, et paraissant ainsi connaître les plans que S. M. ignore peut-être encore elle-même.

Les campagnards, qui lisent aujourd'hui infiniment plus qu'autrefois, et dont un grand nombre sont abonnés aux feuilles publiques, se préoccupent aussi de la question du jour, émettant parfois des idées assez naïves; l'une d'elles, surtout, s'est ancrée dans l'esprit de plusieurs d'entre eux; ils se persuadent que l'envie de s'emparer de notre belle Suisse, pour en faire ensuite le partage, est un des mobiles qui font agir les souverains; ils fixent même la part qui reviendra à chacun des potentats, tout en jurant qu'ils ne la garderont pas longtemps; vous leur ôteriez difficilement cette croyance que la Suisse est le vrai point de mire de plus d'une tête couronnée. Ne suivant point toutes les fluctuations de la politique, n'ayant jamais bien compris que l'affaire des duchés ait été la cause de la guerre contre le Danemark, ils savent d'autant moins que celle qui se prépare n'est qu'une suite de la précédente. Bismark est considéré comme un mauvais gueur qui travaille pour son compte particulier, et il n'est d'épithètes mal sonnantes qui n'accompagnent son nom.

La perspective d'aller *border*, comme ils disent, réjouit médiocrement les agriculteurs, du moins ceux qui prennent à cœur leurs intérêts, car voici la saison où tous les bras deviennent nécessaires. Les femmes, sur lesquelles une lourde charge menace de tomber, se lamentent à l'envi; elles conjurent leurs maris d'aller voir vers monsieur le régent qui sait tout et qui pourra bien dire ce qu'il faut croire de tous ces bruits, et si vraiment ce monsieur *Bismar* est tant puissant. Les maris haussent les épaules et font les esprits forts; cependant, lorsqu'ils voient le régent au centre d'un groupe rassemblé devant la *fruitière*, ils s'approchent pour écouter des explications données en excellent français, orné de termes techniques et choisis qui les

remplissent d'admiration. Monsieur le régent propose à ses auditeurs d'entrer dans sa classe pour leur montrer sur la carte la route que suivront *indubitablement* les armées, et marquer les champs de bataille; c'est, du reste, une excellente occasion de se remémorer un peu de géographie, afin de ne pas commettre l'erreur de ce bon villageois qui assurait que Toulon était en Prusse!

Les jeunes gens, dont l'esprit belliqueux n'est pas encore éteint, espèrent bien que les affaires ne s'arrangeront pas de sitôt, qu'il faudra marcher et qu'on les enverra au *fin fond des Allemagnes*, c'est-à-dire à Bâle ou à Schaffhouse, au moins. Dans leur ardeur de locomotion, ils oublient presque qu'ils ont laissé leurs *payses* désespérées; aussi, pour les consoler et profiter du temps, ces futurs héros redoublent-ils leurs visites habituelles du soir, autour de la maison de leurs belles. Cependant l'espèce de malaise qui pèse sur les esprits n'empêche pas de préparer les fêtes accoutumées: prix de jeunesse, abbayes, etc., tout en faisant la réserve que peut-être on sera alors à cent lieues du village; il faut que le monde tourne et que tout aille son train habituel; seulement, en prévision des événements, tous ceux qui ont quelques denrées haussent leurs prétentions, prenant la guerre pour prétexte; il faut se précautionner, dit-on, et se hâter à tout prix. Et pourtant si un vent de paix venait à souffler, si les grands de la terre voulaient écouter la voix de la raison et de la justice, tout rentrerait bientôt dans l'ordre accoutumé; les journaux seraient moins mis en réquisition; les imaginations s'exerceraient sur d'autres sujets; monsieur le régent perdrait une partie de son importance; certains maris regretteraient en secret une absence qui eût été justifiée par les circonstances; les garçons seraient inconsolables; mais le commerce, déjà en souffrance, reflleurirait; les cultivateurs cultiveraient tranquillement leurs champs et les spéculateurs avides, qui profitent même du malheur, seraient déjoués dans leurs calculs; tout doit faire soupiret après la paix, dont on ne sent le prix que lorsqu'elle fait place aux calamités de la guerre.

S.

Lausanne. — *Etudes inédites.*

IV. (*Fin.*)

Les Helvétiens étaient de race celtique. Leur non signifie *peuple pasteur*. Des habitudes nomades de la

vie primitive, les Helvètes avaient conservé un penchant très prononcé pour les migrations et pour les déplacements.

Des Gaules, on les voit, sous la conduite de Sigovèse, vers l'an 587 avant l'ère chrétienne, passer et s'établir dans la Germanie. Plus tard, ils quittent cette contrée et viennent en Suisse, où ils se mêlent avec les habitants celtes.

De la Suisse, nouveau projet d'émigration. Orgétorix veut les conduire sous un ciel plus méridional. Notons en passant que le nom de cet Helvétien célèbre signifie *chef de cent vallées*, et que, sur plusieurs de ses monnaies, il prend le surnom d'*atpili*, c'est-à-dire : *destructeur des moissons*. La mort empêche Orgétorix de réaliser ses projets, mais ils ne furent point mis en oubli.

Les Helvètes brûlent leurs villes, leurs villages ; et, au nombre de quatre cent mille, se mettent en marche.

Tout le monde sait comment Jules-César fit avorter ce projet.

Il vainquit, et, l'an 58 avant Jésus-Christ, on vit revenir sur leurs foyers encore fumants, cent mille réchappés aux légions romaines.

Ici commence l'histoire écrite.

De ce rapide exposé résultent quatre périodes distinctes :

- 1° Les Troglodytes.
- 2° Les Lacustres.
- 3° Les Celtes.
- 4° Les Helvètes.

Il va sans dire que, dans cette classification, rien n'est absolu, car il paraît qu'il existait encore des constructions lacustres proprement dites au premier siècle de l'ère chrétienne, et bien des événements purent faire habiter les cavernes postérieurement à la période primordiale.

D'ailleurs, la science marche journellement. Les Celtes écrivaient peu. Cependant, on possède une douzaine de leurs inscriptions tracées sur la pierre ou sur le métal. Ce nombre s'augmentera. Le catalogue des monnaies gauloises portant des noms s'agrandit. Il n'est point impossible qu'un jour la terre ou les eaux nous rendent des documents écrits qui modifieront d'une manière plus ou moins importante ce que nous savons aujourd'hui.

Les pièces datant des époques anté-historiques présentent souvent des dessins. Les ornements suivent une progression qui est plutôt industrielle qu'artistique. Quant aux figures, on se tromperait fort en croyant que leur présence est l'indice d'un développement, car on vient de découvrir sur une lame d'ivoire de la plus ancienne époque, un mammoth assez nettement dessiné. Beaucoup d'autres images d'animaux ont été tracées par les troglodytes. Ces dessins sont des œuvres exceptionnelles d'individus doués de certaines aptitudes graphiques, développées par une grande liberté dans l'emploi du temps.

De nos jours, le même fait se remarque chez quelques bergers qui occupent leurs loisirs à tracer des figures qui ne sont ni mieux ni plus mal faites que celles

que nous venons de mentionner et qui, ainsi que ces dernières, sont complètement étrangères à la marche générale de la civilisation.

Les habitations sur des pieux fichés en terre sont encore en usage chez différents peuples. Le célèbre voyageur Dampier, qui parcourut les Indes orientales à la fin du dix-septième siècle, en parle souvent. Comme on a négligé ses renseignements, il est bon d'en citer quelques-uns.

« Les maisons de Mindanao, dit-il, sont bâties sur pilotis élevés de terre d'environ quatorze, dix-huit ou vingt pieds. Ces pilotis sont plus ou moins gros, suivant qu'on veut que l'édifice soit magnifique. Les maisons n'ont qu'un étage qui est divisé en plusieurs chambres, où l'on monte de la rue par un degré. Le toit est large et couvert de feuilles de Palmier. La maison du Sultan est la plus grande de toutes. Elle est assise sur environ 180 gros piliers ou troncs d'arbres, beaucoup plus haute que les maisons ordinaires, avec un grand et large degré par où l'on monte. »

« Les habitants de l'île de Nicobar demeurent dans les bayes près de la Mer ; leurs maisons sont bâties sur des pilotis comme à Mindanao, petites, basses et carrées. Chaque maison n'a qu'une chambre, exhaussée d'environ huit pieds ; le reste du toit a environ huit autres pieds de haut. Ce toit est fort proprement fait en forme de Dome avec de petits soliveaux de la grosseur du bras courbez en rond comme un demi Croissant, et fort artistement couvert de feuilles de Palmeto. »

Si l'habitation lacustre des premiers temps était effacée du souvenir, son usage ne s'était pourtant point perdu.

Venise est une cité lacustre bâtie à la moderne ; les palais y ont remplacé les chaumières primitives.

Toutes les époques du moyen-âge nous montrent les ponts bordés de hautes et profondes rangées d'habitations lacustres ou plutôt fluviales. Genève en possède encore quelques-unes, très-curieuses, très-complètes, ayant même le petit pont d'abordage, ce sont les seuls restes, sans cesse réparés et restaurés, des constructions réchappées au terrible incendie de 1670.

(Reproduction interdite). John BLAVIGNAC.

Lausanne, le 28 mai 1866.

Monsieur le rédacteur,

Quand parut dans le *Conteur* l'article *Avant et après*, où messieurs les maris ne sont pas ménagés, et en voyant que l'auteur invitait ceux-ci à répondre, je ne pus m'empêcher de trouver ce défi un peu imprudent. Il était évident que le gant serait relevé, et M. J. B. s'est chargé de le faire.

L'auteur d'*Avant et après* représente le jeune homme gentil, complaisant, tout aux petits soins pour celle qu'il aime, allant au-devant de ses caprices, renouçant pour elle à ses plus chères habitudes, puis, une fois marié, revendiquant ses droits de maître et se

montrant aussitôt *tâtillon*, méchant farceur, grognon ou jaloux. M^{me} S. admet bien des exceptions, mais peu. Il y avait là de quoi éveiller la susceptibilité des maris, et je comprends que M. J. B. ait aiguisé sa verve pour répondre.

M^{me} S. s'adresse aux fiancés et aux maris; M. J. B. remonte plus haut dans la vie, il attaque la femme dès le berceau, et il n'y va pas de main morte. Je m'étais bénévolement figuré jusqu'à présent que nous étions dans le meilleur des mondes, que nulle part le beau sexe ne se montrait aussi aimable, aussi simple, aussi peu prétentieux qu'à Lausanne; je croyais même qu'à de rares exceptions près, les Lausannoises avaient des cheveux naturels! Pure illusion! Voici le portrait qu'en fait M. J. B. Je cite en abrégé :

« Dès le berceau, la jeune fille est flattée; on vante son teint, ses grâces; si elle rit, c'est pour montrer ses belles dents, elle laisse volontiers voir son pied mignon (?), elle est affectée, porte des accoutrements ridicules, de faux cheveux, un corset qui l'empêche de respirer, une cage gênante, lourde, démesurément grande, et sur ses vêtements des bijoux à profusion (!!!) » M. J. B. a même ouï dire, ô horreur! qu'on remarque au bal des dames portant, sur de faux chignons, une quantité (*sic*) d'insectes, tels que hanetons, papillons, etc., etc.

Pauvres Lausannoises, comme vous voilà arrangées! Et c'est bien là votre portrait, car si M. J. B. parle ainsi, c'est fort de l'appui de ses amis et de sa propre expérience. Ah! M^{me} S., vous voilà bien punie d'avoir demandé qu'on mît au jour les défauts de la femme. Vous aviez compté sans l'expérience de M. J. B.

« C'est bien fait! fallait pas qu'elle y aille. »

Mais l'auteur de cette diatribe a-t-il véritablement connu une personne telle qu'il la dépeint? J'ai bien de la peine à le croire; il serait trop à plaindre, et j'aime mieux penser que son imagination a joué dans la description qu'il nous a faite un beaucoup plus grand rôle que son expérience.

Ce portrait si exagéré a été cependant vu par beaucoup de jeunes gens, et je ne doute pas que celui des maris n'ait été approuvé par bien des personnes du beau sexe. On aime à mettre en avant les défauts de son prochain, c'est une manière d'excuser les siens propres. Maris et femmes cependant, désirent un changement dans les rapports actuels, une meilleure entente, une affection plus profonde, une union plus étroite. Sous ce point de vue, M^{me} S. et M. J. B. sont du même avis, mais au lieu de chercher à atteindre ce but par la douceur, ils allument la guerre. M^{me} S. vient dire aux maris, en leur présentant un miroir peu flatteur: Messieurs, voilà votre portrait! et M. J. B. de répondre par une esquisse bien moins aimable encore: Mesdames, voici le vôtre! C'est prêcher l'union à la façon de Barbari. Est-ce le bon moyen? Je ne le crois pas.

Un jeune homme aime, rien n'est plus légitime; je vais bien plus loin et je dis avec conviction: « Celui qui passe les belles années de la jeunesse sans aimer est un égoïste. » L'amour est un des plus nobles sentiments du cœur. C'est Dieu qui a institué l'amour, donc l'amour est une chose bonne, mais l'homme gâte

souvent l'œuvre du Créateur. « Celui qui aime, dit M^{me} S., est prévenant, complaisant, empressé pour l'objet de son affection, il fait ses mille fantaisies; pour elle il renonce à une habitude à laquelle il tenait, etc., etc. « Tout cela est vrai, mais ne reçoit-il pas sa récompense pour cela? l'affection qu'on lui témoigne en retour de ses attentions délicates ne compense-t-elle pas et au delà les quelques concessions que l'homme fait? A entendre les messieurs, il semble que ce sont eux qui font tout et que les femmes n'ont qu'à recevoir le tribut de leurs adorateurs. Eh bien! moi, j'estime que la femme fait tout autant. Quelle joie brille dans ses yeux quand arrive celui qu'elle aime? Quel sourire! comme elle sait bien le consoler, s'il est triste; lui rendre sa bonne humeur, si quelque contre-temps l'a chagriné! Avec quelle grâce elle lui pardonne quand il arrive trop tard au rendez-vous? Allez, messieurs, avouez-le, si vous êtes si empressés auprès des demoiselles, ce n'est pas tant par abnégation; mais bien plus souvent parce que c'est votre avantage.

AMOUR ET CONCESSION! Telle me semble être la devise de deux êtres qui s'aiment. C'est une belle devise, pourquoi la répudie-t-on si souvent une fois mariés? AMOUR, CONFIANCE et CONCESSION réciproque, voilà quelle devrait être la devise des époux. Ah! si chacun inscrivait ces mots dans son cœur, nous verrions bien moins de querelles de ménage, nous entendrions bien moins d'aigres reproches, l'union serait bien plus parfaite. Si l'homme réfléchissait que la femme qu'il a enlevée à une famille chérie a plus besoin que jamais de son amour, s'il l'aidait à supporter sa tâche souvent si pénible; si la femme recevait son mari comme elle recevait le fiancé, avec la même joie, le même sourire, lui rendant ainsi le chez-soi attrayant, nul doute que tout irait aussi bien *après* qu'*avant*.

Ne cherchons pas à voir nos mauvais côtés et surtout ne les exagérons pas. Oublions le mal pour ne voir que le bien. Est-ce donc si difficile? Mais non, il s'agit de continuer à faire ce que nous avons fait avant de nous unir, et en nous oubliant nous-mêmes pour songer à celle à qui nous avons donné notre foi, nous connaissons un bonheur dont nous semblons nous priver à plaisir.

E. G.

Un souvenir de la Pierre-aux-Fées,

PAR JEANNE MUSSARD.

III.

Répandre des larmes impuissantes, voir poindre chaque aurore sans rien espérer du jour, retrouver tous les soirs, dans la fuite du soleil, l'image d'un bonheur perdu, voilà l'avenir qu'entrevoit Loys, et dans son fiévreux désespoir, il ne pouvait même en supporter la pensée.

Abîmé dans ses poignantes réflexions, le pauvre amoureux avait oublié l'heure. La nuit était venue, un grand vent ébranlait les chênes de la forêt, de rapides éclairs déchiraient le ciel; mais Loys restait sourd à cette tempête extérieure, celle de son âme absorbait toutes ses facultés.

Un coup de tonnerre, plus violent encore que ceux qui l'avaient précédé, lui fit cependant relever la tête.

A quelques pas de lui, la plus adorable créature, splendidement illuminée par une éblouissante clarté, se tenait debout.

Loys crut d'abord que c'était Blanche qui venait le consoler; mais il reconnut bientôt qu'il était en face d'une de ces intelli-